

## Liberté

### Sonnets de Gongora

---

Volume 14, numéro 3, juillet 1972

URI : [id.erudit.org/iderudit/30609ac](http://id.erudit.org/iderudit/30609ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

(1972). Sonnets de Gongora. *Liberté*, 14(3), 5–12.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# ***Sonnets de Gongora***

*(traduits par Robert Marteau)*

## **Sonnet 220 (1582)**

O toi, claire splendeur du liquide élément,  
rivière douce où court, fuit le fluide argent  
parmi l'herbe et dont l'eau se dilate et s'épand  
en musicale offrande, en lente flânerie !

puisque celle qui fait de moi flammes et givre,  
fait de toi son miroir ; puisqu'Amour en profite  
pour son visage peindre et sa neige et sa pourpre  
dans le silence clair de ta liquide fuite,

va, poursuis ton chemin et ne laisse flotter  
la bride qui retient le frein de pur cristal  
par lequel tu régis ton rapide courant,

car il ne siérait pas qu'il accueille troublée  
si parfaite beauté en son abîme marin  
le grand Seigneur à l'humide trident.

**Sonnet 255 (1609)**

*De San Lorenzo el Real de l'Escorial.*

Hautes, saintes colonnes, d'or couronnées,  
qui des nues faites pâlir la pourpre,  
Apollon vous craint vous voyant illuminées,  
et le ciel vous croit nouvelle race de géants.  
Dépose tes rayons, Jupiter, ne cache pas  
les tiens, Soleil ; d'un temple ils sont les lampes,  
qu'au plus grand martyr des Espagnols  
érigea le plus grand roi des fidèles.

Religieuse grandeur du Monarque  
dont la dextre royale au Nouveau Monde  
s'étend, et qui l'Orient soumet.

Léger soit le temps, tendre la Parque  
pour la beauté d'une telle Merveille,  
pour les ans de cet autre Salomon.

**Sonnet 283**

*A l'embarcation sur laquelle il fut entendu  
que passeraient à la Nouvelle Espagne les  
marquis de Ayamonte.*

Voilier, bocage peuplé de fûts  
que vêtent feuilles de lin tremblant ;  
instable pont, et long combien, qui voisin  
fais l'Occident pourtant lointain ;

demain illustrera ton sein ailé  
souveraine beauté, divine valeur,  
non celle cependant de la pomme d'or fin,  
de la Grèce, don, merveilleux mais volé.

Compagne généreuse elle est du prudent  
guide qui tient les rênes mexicaines.  
Caressent la mer des vents favorables :

sous sa loi (fermé le temple de Janus,  
la paix couronnée) le peuple verra  
se multiplier les empires, des mondes naître.

**Sonnet 310 (1610)**

*Sur la mort de Dona Guiomar de Sa,  
femme de Juan Fernandez de Espinosa.*

Pâle elle restitue à son élément  
sa pourpre splendeur la chaste rose,  
qui douce plante un moment, malgré les épines,  
gloire fut du soleil, amante du vent.

Le même doux parfum que fraîche  
elle exhalait, fanée elle l'exhale et toujours belle ;  
elle ne gît point, mais dans la terre repose,  
la fatalité encore lui épargnant violence.

Ce sont ses pétales, non son parfum, que pleure  
dans la poudre le paternel Bétis, beaux pétales,  
que même en la poussière dore le Tage maternel

Aujourd'hui la voilà dans de nouvelles prairies, fleur  
parmi celles que pare une aurore meilleure,  
et la rosée qui la couvre est faite d'étoiles.

**Sonnet 318 (1612)**

*Du tumulus qu'éleva Cordoue en l'honneur  
de Madame la reine dona Margarita.*

A celle dont l'Espagne ne fut que l'humble estrade  
et l'horizon un dais, à peine,  
le Bétis, cette urne, sur ses sables  
majestueusement élève.

O périlleux, ô fragile état,  
golf d'écueils, plage de sirènes !  
Trophées sont des eaux mille antennes  
qui, bien que rompues, de rien se souviennent.

Cette perle, oh ! resplendissante gloire  
du soleil d'Autriche et du coquillage de Bavière,  
et qui plus de couronnes ceignit que de printemps,

dans la poudre maintenant l'attendent les ultimes trompettes,  
trompettes toujours sonnantes pour qui peigna  
avant ses cheveux blancs les eaux de l'amertume.

**Sonnet 343 (1616)**

*De la chapelle de Notre-Dame-du-Sagrario,  
de la sainte église de Tolède, lieu de sépulture  
du cardinal Sandoval.*

Ce monument que tu admires, ce pompeux  
ouvrage sculpté, ô passant,  
dans des porphyres rebelles au diamant,  
dans des métaux par la lime mordus,

une terre scelle que jamais terre n'opprimera :  
— de qui ? Si tu l'ignores, freine ton ignorante marche,  
et cette inscription consulte qui, si bien,  
dans le bronze prend forme, au marbre donne vie.

Une généreuse piété aujourd'hui ces belles urnes,  
avec majesté, lie, avec honneur,  
aux héroïques et déjà saintes cendres

de ceux qui, dans un champ d'or laissant  
cinq étoiles d'azur, d'une meilleure marche  
sur champ d'azur foulent les étoiles d'or.

**Sonnet 365 (1621)**

*Sur la mort de Don Rodrigo Calderon.*

Ton bûcher, on aurait pu l'élever,  
le construire avec des bois précieux,  
ô Phénix en la mort, — s'il fut dans la vie  
oiseau, et que ses pieds retiennent encore.

Meurs en quiétude heureuse et sereine,  
monte aux régions éclairées :  
de plus d'yeux que ne fut effacée  
ta plume, ta mort est aujourd'hui pleurée !

Le couteau purifia, tenant lieu de flamme,  
ton être primordial, et glorieusement  
du sang versé le voilà renaissant,

d'ailes revêtu, non de commune renommée ;  
de chrétienne vaillance, d'ardente foi,  
qui devra plus au tombeau qu'il ne dut à son nid.



**Sonnet 371 (1623)**

*Au Marquis de Velada, blessé par un taureau, qu'il tua ensuite à coups de couteau.  
(371, 1623)*

C'est avec raison, ô gloire des Velada,  
que t'admire Europe, et tellement que jaloux  
celui qui la ravit par ruse aujourd'hui foule  
l'arène, peau que rien encore n'altéra.  
Quand ton frêne il cherchait, apaisa ton épée  
dans son liquide sang tout son esprit de feu :  
en tes veines ainsi ce qui court généreux  
il ne put bien longtemps le sable en imprégner.

Oui, il pleura sa mort le soleil, et d'un autre  
quartier de lune il allait sa splendeur vêtir,  
et déjà s'apprêtait aux délectations,

quand le Monarque, quand l'Empereur des deux Mondes,  
t'ordonna de quitter le cirque, ne voulant  
pas que tu brises deux planètes en un jour.